



Libération, no. 6980

PROFIL, mercredi 22 octobre 2003, p. 40

Reem al-Faysal, 35 ans, photographe saoudienne, petite-fille du roi Fayçal. Son indépendance d'esprit tranche avec les idées reçues sur un pays au régime féodal.

Objectif dune

AYAD Christophe

Ce serait un bel et grand appartement sur la Seine. D'un côté, on verrait l'Hôtel de Ville ; de l'autre, on pourrait toucher les gargouilles de Notre-Dame. Dans la lumière tamisée, on devinerait les arabesques d'un tapis précieux. Sur le canapé en cuir, on feuilletterait des livres d'art. La lumière tamisée éclairerait une mappemonde et des lithographies japonaises. Quelques meubles patinés émergeraient de la pénombre. Ce serait un écrin parfait pour une princesse de roman-photo.

Sauf que Reem al-Faysal est une vraie princesse et qu'elle fait de la photo. Son grand-père était le roi Fayçal d'Arabie. Comment concilier cela ? Avec humour et énergie. Partout où elle passe, Reem al-Faysal sème un joyeux désordre. Elle débarque en baskets et pantalon sport, les doigts couverts de bagues, le voile égaillé par d'énormes boucles d'oreilles, les yeux cachés par de voyantes lunettes de soleil. Ses manières sans façons tiennent plus de la paysanne du Nil, rigolarde et la tête près du bonnet, que de Schéhérazade.

Benjamine de trois enfants, elle a cette capacité au bonheur et cet égoïsme propres aux petits derniers. «Dans la famille, j'étais la fille de tout le monde. Mes parents m'ont toujours dit de faire ce que j'aimais.» Elle aurait pu se la couler douce, entre l'avenue Montaigne et Kensington, à vider les comptes en banque et les boutiques de luxe. C'est le lot de ses cousines schizophrènes, entre abayas noires et petites robes Gucci. Comment peut-on être saoudienne ? Dans la famille Faysal, le père de Reem, Mohamed, fait figure de «mouton noir» : un hurluberlu qui ne s'est jamais intéressé au pétrole ou aux contrats d'armement. «Il était obsédé par le manque d'eau. Il a voulu faire remorquer des icebergs. C'est lui qui a eu l'idée de désaliniser l'eau de mer en Arabie Saoudite.» Sa mère, une Egyptienne, est la fille d'Abdel Rahman Azzam, fondateur de la Ligue arabe et l'un des derniers «aristocrates» de l'Empire ottoman.

Les trois enfants de la famille ont fait ce qu'ils ont voulu : son frère est architecte et sa soeur sociologue. Elle, c'est la photo. «Un jour, j'en ai eu marre de l'université. Je n'y suis plus allée. J'ai décidé de faire la seule chose que j'aimais depuis toute petite.» Elle part étudier la photo pendant un an à Paris. De retour en Arabie, elle commence à travailler sur le port de Djeddah, en noir et blanc. «J'y ai passé deux ans, je suis devenue la mascotte. Tout le monde me connaissait, les soldats, les dockers. Mon idée, c'était de chercher les traces de spiritualité dans ce lieu qui a été fondé pour permettre le pèlerinage

à La Mecque mais qui est devenu le premier port commercial sur la mer Rouge.» Le fait d'être une femme n'a pas facilité les choses, ni celui d'appartenir à la famille royale. «Dans la rue, personne ne sait qui je suis. En Arabie Saoudite, les gens sont maladivement timides et pudiques.» En 1994, sa première exposition en Arabie Saoudite remporte un succès inattendu mais lui a aussi valu les foudres discrètes des conservateurs. «Même dans mon milieu, la photo n'est pas considérée comme un travail, au mieux comme un hobby.» Pour pouvoir continuer, elle préfère la discrétion, quitte à s'éloigner. Elle voyage en Chine, en Iran, au Soudan. «Les Saoudiens sont très curieux du monde. On est peut-être claniques, tribaux, mais pas nationalistes.» Elle entame un travail sur la communauté musulmane américaine : «C'est le seul endroit du monde avec La Mecque où l'on trouve tous les musulmans de la planète.» C'était avant le 11 septembre. Elle s'apprêtait à poursuivre son reportage dans les prisons américaines mais, après les attentats, elle n'y a plus remis les pieds. «On m'a dit : "Ne viens pas. Tu vas te faire insulter ou arrêter." En France, on me fiche la paix. C'est mon deuxième pays.» Une seule fois, elle s'est fait sortir d'un café par une patronne qui l'a traitée de «femme soumise» à cause de son voile.

Pas bigote, Reem al-Faysal est religieuse et fière de l'être. Depuis trois ans, elle photographie le Hajj, le grand pèlerinage annuel à La Mecque. Son courage et son opiniâtreté ont sidéré Abbas et Reza, deux grands photographes iraniens qui en ont pourtant vu d'autres. «C'était le rêve, se souvient-elle en éclatant de rire. Je travaillais avec mes deux idoles. J'en oubliais de shooter...» Peu à peu, Reem al-Faysal sort de l'ombre. Elle est distribuée par Webistan, l'agence de Reza. Elle vient d'achever sa première exposition personnelle à Paris, dans l'une des plus prestigieuses galeries. Cela s'intitule «Présence divine» : on n'y voit pourtant aucun lieu de culte, personne en train de prier mais la transcendance est partout, dans les ciels de Bretagne, les visages de Chine, les plaines d'Irlande et les ombres d'Arabie...

N'empêche, depuis que l'on sait que quinze des dix-neuf kamikazes du 11 septembre sont saoudiens, on ne peut s'empêcher de se poser des questions sur l'Arabie Saoudite. «On raconte tout et n'importe quoi sur mon pays, c'est comme si on était pestiférés. Quand je dis d'où je viens, les gens me demandent si je connais personnellement Ben Laden. Le 11 septembre est une horreur, c'est évident. Mais les gens ont tendance à oublier que Ben Laden a commis des attentats en Arabie Saoudite et qu'il a été privé de sa nationalité dès 1992. Sommes-nous les seuls au monde à avoir des terroristes ? Bien sûr que nous avons des problèmes et on en débat. Mais les Saoudiens n'aiment pas qu'on leur impose des changements de l'extérieur. Jamais nous n'avons été colonisés. Dans leur désir de revanche, les Américains ont engagé une guerre sans fin qui est en train de leur aliéner la planète. Quand réaliseront-ils qu'en mettant fin à l'injustice en Palestine ils gagneront la paix éternelle ?»

Elle se lève, va chercher un livre de John Grey, un intellectuel «libéral» (de gauche) américain, Qu'est-ce qu'être moderne veut dire. Elle explique : «Ben Laden, c'est le résultat de la mondialisation et il va la détruire en se détruisant. Et les Saoudiens ont été "globalisés" avant tout le monde. Ils ont été les premiers à avoir des antennes satellites.» Ses références sont plutôt du côté d'Edward Said et d'Arundhati Roy que des théologiens

wahhabites. «Nous sommes passés d'un siècle à l'autre en une génération. Quand j'étais petite, dans les années 70, le lait frais était un luxe. Les rues n'étaient pas goudronnées. Quand il pleuvait, on était dispensés d'école. Il n'y avait rien à faire à Djeddah, on s'ennuyait à mourir. En été, toute la famille partait à Taëf, dans les montagnes.» Pas à Genève ou Marbella. C'était sous le règne de son grand-père, Fayçal, le plus grand roi que l'Arabie Saoudite ait connu. Un profil de rapace, des yeux perçants, une volonté de fer. Le premier choc pétrolier, c'est lui, mais aussi l'introduction de la télévision et l'éducation obligatoire des filles. Il est mort en 1979, tué par un fanatique qui ne lui avait pas pardonné ses avancées «modernistes». Pour autant, Reem al-Faysal a la dent dure avec les «bourgeoises qui ont attendu CNN pour manifester au volant de leurs voitures (il est interdit aux femmes de conduire en Arabie Saoudite, ndlr). C'était la guerre du Golfe, l'armée américaine campait chez nous, ce n'était pas le moment.» Indépendante, pas rebelle.

© 2003 SA Libération. Tous droits réservés.